



# NOSTALGIE POURPRE

C L A U D E   M A T H I E U

Claude Mathieu

# Nostalgie Pourpre

© Claude Mathieu, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3078-7

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Couverture : iStock.com/JohanSjolander

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Aux disparus.*

*“Pop life, everybody needs a thrill, Pop Life, we all got space to fill”*

*Prince Rogers Nelson*

**Jeudi 21 avril 2016, 4 h 15, Clinique des Rosiers, Marseille.**

Le bourdonnement intermittent du téléphone portable du docteur Bardon rythme l'obscurité mutique. À dix reprises. Mais le médecin n'esquisse pas le moindre mouvement vers la table de nuit sur laquelle il vibre. Il somnole, affalé depuis quelques instants sur le lit de la chambre de garde, refuge sans âme qu'il connaît par cœur. Ce lieu représente pour lui le Graal de toute une journée passée à piétiner dans des baskets usées, à arpenter les couloirs et box des urgences, à grimper aussi dans les étages. Une journée de travail ordinaire. Vingt-quatre heures à ne pas boire, ne pas manger, ne pas pisser.

Les bras en croix, le regard perdu dans le vide écaillé de la peinture du plafond, Axel est prêt à sombrer, ne serait-ce qu'une petite demi-heure. Ses paupières brûlantes et lourdes clignent, pour finalement ne plus se rouvrir. Le téléphone cesse enfin sa vibration frénétique. Le docteur Bardon dort. Dix-sept minutes exactement. Jusqu'à ce que la sonnerie stridente du téléphone de la chambre de garde, une antiquité marronnasse à grosses touches et cordon en queue de cochon, hurle directement dans son oreille.

« Bordel de merde. » sont les seuls mots qu'il parvient à grogner, les yeux grands ouverts, les battements de son cœur cognant au fond de sa gorge. Crucifié à son matelas, Axel tend une main maladroite vers le combiné.

*Mais putain, où est-ce que je suis ?*

Il cherche un repère dans la nuit noire, tandis que ses yeux s'habituent lentement à l'obscurité. La voix à l'autre bout du fil est douce, saupoudrée d'un léger accent des pays de l'Est qui enrobe à merveille chacun des mots qu'elle prononce.

*Natalia.*

Son rythme cardiaque s'accélère.

« Axel ? Euh... Docteur Bardon ? C'est Natalia, au quatrième. Désolée de te déranger, elle marque une légère pause, il y a eu un décès au 4<sup>e</sup> ouest. Il faut que tu montes pour le constat de décès. »

Elle produit un bruit de succion inattendu, tandis qu'elle boit vraisemblablement son sempiternel infâme thé surinfusé et trop sucré aux fruits

rouges de quatre heures du matin. Axel jette un œil à sa montre, grimace : 4 h 32. Cette fille est une horloge humaine. Le timing est parfait pour un macchabée agrémenté d'une tasse de Twinings dégueulasse.

*Je suis dans la chambre de garde. Je suis de garde. Je suis à la clinique.*

*Je suis de garde. Ça va. Tout va bien.*

Axel Bardon n'a pas revu Natalia depuis des semaines et pourtant son visage liquéfié et barbouillé de mascara bleu dégoulinant se matérialisent avec une facilité déconcertante. Il avait pourtant mis les formes, son emballage cadeau de pragmatisme bien rodé : « Nat, je ne t'ai rien promis. C'était clair dès le début, non ? On a eu de bons moments tous les deux, mais c'est mieux qu'on en reste là. »

Peu convaincant, apparemment l'emballage cadeau. Natalia s'était effondrée et était sortie de sa vie sans heurts, avec une élégance presque culpabilisante.

Axel Bardon sillonne ainsi sa vie, sa froide honnêteté érigée en rempart de toute forme de sentiments. Il ne promet rien et étale d'emblée cartes sur table. À prendre ou à laisser. Pas de promesses, pas de confidences. Il passe du bon temps avec les femmes, quelques heures, quelques jours et parfois quelques mois, selon des règles du jeu très claires. Je suis réglo, se dit-il, serein et toujours bien droit dans ses bottes.

Mais la plupart de celles qui succombent à son charme ont du mal à le trouver « réglo », et c'est sans doute le dernier mot qui viendrait à l'esprit de Natalia pour qualifier cet homme.

« Tu es toujours là ? » demande-t-elle.

Axel pousse un long et profond soupir. Le sommeil tétanise encore le flux de ses pensées. Sa garde a été vraiment atroce, et cerise sur le gâteau, Natalia est au bout du fil.

*Champagne !*

Le médecin décortique chaque mot.

*Le 4<sup>e</sup> ouest. Le service de gériatrie. Le mouchoir des vieux.*

La colère réanime peu à peu sa cervelle anesthésiée.

*Ça aurait pu attendre un peu non ? Un vieillard qui a passé l'arme à gauche ? La paperaie aurait pu attendre. Cette garce le sait très bien.*

Axel Bardon a une furieuse envie de lui raccrocher au nez : « Oui, je suis toujours là. Où tu veux que je sois ? »

Est-ce dû au flot d'adrénaline qui l'inonde, le docteur Bardon a soudain du mal à respirer. Une douleur sourde pulse dans ses orbites, la lumière de sa lampe de chevet est presque insupportable. Il porte une main devant ses yeux, la sensation d'oppression est à la limite du tolérable et le mal de crâne monte en puissance. Fébrile, Axel saisit l'interrupteur et replonge aussitôt dans l'obscurité. Le souffle court, il se redresse, cherche une position plus confortable :

« T'as trouvé que ça pour me faire chier ? Un certificat de décès à quatre heures du mat ? C'est minable. Il n'y a pas d'urgence, tu le sais bien. Ça peut toujours attendre une heure, je venais juste de me coucher ! »

Soudain conscient de ses inepties, Axel se reprend : « C'est bon, je vais monter. J'arrive... Donne-moi le numéro de la chambre. »

Natalia boit à petites gorgées, il peut entendre sa respiration régulière, le bruit de succion répétée, le tintement d'une tasse qui se pose sur le bureau. Les secondes s'égrènent avec indifférence. Axel perçoit le froissement d'une feuille, un nouveau raclement de gorge plus sec qui résonne douloureusement dans sa tête puis, la sculpturale Natalia Sorovsky articule enfin en roulant les r :

« Si tu veux savoir, Axel, je n'ai pas demandé à cette mémé de mourir juste pour "te faire chier", comme tu dis avec beaucoup de vulgarité. Je n'ai pas encore ce pouvoir tu vois, la vie ce n'est pas comme dans Harry Potter, les baguettes magiques et "Avada Kedavra", ça ne marche pas pour de vrai. »

Le petit ricanement qui ponctue la phrase frôle le ridicule et Axel lève les yeux au ciel. La jeune infirmière attend en vain une riposte verbale avant de rajouter : « La patiente est dans la chambre 421 au fond du service à droi... »

Axel ne prend pas la peine d'écouter sa dernière phrase dans son intégralité. L'hostilité évidente de la jeune femme est le cadet de ses soucis, il a déjà raccroché avant qu'elle ne lui donne les précisions GPS inutiles.

Tandis qu'il referme la porte de sa tanière de garde, Axel est submergé par un tumulte d'émotions qu'il n'a pas ressenties depuis une éternité et qui n'ont absolument aucun sens. Pour la première fois depuis des années, la force lui manque, ses jambes le portent à peine. Il n'a plus envie. La foi, la niaque ne sont plus au rendez-vous. Il voudrait être ailleurs. Être n'importe qui d'autre, dans n'importe quel autre endroit. Mais le docteur Bardon trouve des réponses à ce

flot de questions aussi vite qu'elles se sont imposées à lui : trop de gardes, trop de travail, trop de pression, pas assez dormi.

*Allez, bouge-toi mon vieux, va faire ce maudit certificat de décès et retourne te coucher !*

Axel ferme la porte à clef, mais sa main tremble.

*Il faut vraiment que je prenne des vacances. Ou bien que je change de job. Vendeur de frites, gogo dancer, dame pipi, gigolo, n'importe quoi d'autre. Il faut que je change de vie.*

Axel sourirait presque. Cette pensée salvatrice lui permet de respirer légèrement mieux. Il enfouit la clef de la chambre de garde au fond de sa poche tandis qu'une nouvelle vague de tristesse et de colère l'engloutit et le paralyse un instant sur le pas de la porte, face au couloir blanc et froid qui mène vers les ascenseurs.

*Pourquoi ? Bon sang pourquoi ?*

Axel vacille, Axel suffoque. Le médecin jette un regard fiévreux au long corridor qui lui fait face. Il va lui falloir longer ce tunnel à la lumière pâle, appeler et attendre un ascenseur capricieux, en subir l'ascension émétique jusqu'au 4<sup>e</sup> étage. Affronter finalement, la traversée de sa propre solitude.

Jusqu'à la chambre 421. À droite. Au fond du couloir. Comme aurait pu préciser Natalia, s'il avait pris la peine de l'écouter. Alors que les portes de l'ascenseur s'ouvrent dans un fracas sordide, le docteur Bardon s'élance, haute silhouette spectrale, dans le silence coupable de la Clinique des Rosiers.

À cet instant, il sait. Il peut mettre un nom précis sur ce qu'il ressent.

De la terreur.



Le corps de la vieille dame est recroquevillé en position fœtale. Ses bras décharnés sont repliés contre sa poitrine. Les reliefs de son visage sont sculptés par les ombres projetées par la veilleuse qui la surplombe. La grande faucheuse a détendu chacun de ses traits. On ne pourrait plus vraiment lui donner un âge. En se rapprochant d'elle, Axel a le souffle et les jambes coupés.

Lucette Bonifay le fixe désespérément depuis les profondeurs noires de l'éternité.

Les doigts d'Axel effleurent sa peau tiède. Il espère qu'à son contact elle reprendra vie. Une pensée folle, une pensée magique, un sursaut d'espoir. Il l'observe, tapi dans la pénombre de cette chambre impersonnelle. Puis, prudemment, comme s'il ne voulait pas la réveiller, Axel s'assoit dans le fauteuil réservé aux visiteurs, aux membres de la famille, aux amis compatissants. Ceux qui veillent, qui bordent, qui écoutent, qui consolent, qui pleurent.

Ceux-là.

Il aurait pu y trouver sa place dans ce fauteuil de skaï marron triste, écorché par le temps. Il aurait pu s'y asseoir lui aussi, y rester, y veiller, la border, lui parler. Il y aurait eu sa place, comme tous ces autres y ont eu leur place une minute, une heure, une nuit.

Si seulement.

Axel fait les constatations d'usage, ausculte son thorax immobile et silencieux, cherche un réflexe pupillaire qui n'existe plus alors que les grandes soucoupes dilatées sans vie happent son regard. Sa pensée ne s'organise plus de façon rationnelle. Il vérifie plusieurs fois le dossier, le nom, la date de naissance, griffonne des notes, remplit le certificat : décès naturel, pas d'obstacle médicolégal. Accoudé à la tablette à roulettes qui lui sert de bureau improvisé, son écriture est hésitante. Axel signe d'un geste sec et le coup de tampon claque et cisaille le silence.

*Amen.*

La stupeur cède sa place à la colère. Il détaille, incrédule, encore et encore, chaque vallon et relief de ce visage, qu'il a si bien connu, ce profil devenu acerbe qu'il a tant aimé.

Il n'a jamais su pleurer. Elle le lui répétait souvent pourtant : « Axel, mon petit chat, il va falloir que tu apprennes à te lâcher de temps en temps, tu sais, c'est assez simple en fait, il faut que tu comprennes que tout ce qui n'est plus coincé à

l'intérieur et qui se retrouve à l'extérieur, ne peut plus de te faire de mal. Ça sert à ça de parler et de pleurer. Quand tu pleures un bon coup, tu as beaucoup moins de chagrin. C'est comme ça que ça marche. »

Elle articulait chaque syllabe et détachait toutes les voyelles « à l'ex-té-ri-eur, beau-coup mou-inse », à la manière des gens qui parlent avec l'accent chantant du Sud. Et il buvait ses paroles, sans vraiment comprendre ce qui était coïncé, et encore moins comment le décoincer.

*Bon Dieu, Lucette, je n'y suis jamais arrivé et même aujourd'hui, regarde-moi, tu es morte et je ne vais pas y arriver !*

Il ne peut détacher les yeux de cette silhouette malingre, du drap qui en épouse mal chaque contour. Il voudrait croire qu'elle dort. Si seulement il avait su qu'elle se trouvait ici, à quelques mètres de son propre service, dans sa propre clinique, il aurait eu sa place dans ce maudit de fauteuil. Il n'y serait pas juste un étranger vêtu d'une blouse blanche, venu constater l'irréparable. Pour la première fois, le docteur Bardon s'est attardé plus que nécessaire. Pour la première fois, il a même supplié un quelconque dieu, supplié pour qu'il y ait encore le moindre signe de vie, une dernière occasion qu'elle puisse l'entendre. L'entendre lui dire qu'il l'aimait de tout son cœur, qu'il l'avait toujours aimée et qu'il regrettait.

Qu'il avait compris.

Qu'il lui pardonnait.

Mais il n'y a plus rien, rien que le silence violé par les bruits sinistres du couloir, les roues grippées d'un chariot poussé avec fatigue, un rire trop aigu, un chuchotement, des pas, une porte qui se referme. Axel vient enfin de retrouver « Mamie Lu » dans cette pièce sans âme, après de longues années d'absence.

Il enserre sa tête de ses mains. Ses paumes lui offrent le seul refuge qui a encore du sens pour lui. Il gémit et suffoque. Mais pas une larme ne naîtra de ses yeux.

Cloîtré dans le bureau médical du service de gériatrie, Axel scrute l'obscurité insondable de la nuit. Son front appuyé contre la vitre froide de la fenêtre, son regard s'est perdu quelque part dans l'étendue sombre de la ville.

Cinq heures du matin, du haut du quatrième étage, la cité phocéenne s'étale à ses pieds, veillée par la silhouette d'or miniature de Notre Dame de la Garde, fière et conquérante. Marseille est constellée de lumières orange et jaunes